

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XXI

LE MIRACLE.

Maintenant, est-ce un désert gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le IV^e siècle jusqu'à nous ?

Cela est impossible ; mais alors cette fidélité, on en conviendra, est plus miraculeuse encore que le miracle.

J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle ; et pour ma part, je déclare que j'y crois.

Le soir, toute la ville était illuminée et l'on dansait dans les rues.

XXII

SAINTE ANTOINE USURPATEUR

Maintenant, et après ce que nous venons de dire de la popularité de saint Janvier, croirait-on une chose ? C'est que, comme une puissance terrestre, comme un simple roi de chair et d'os, comme un Bourbon, un jour vint où saint Janvier fut détrôné

Il est juste d'ajouter que c'était en 99, époque du détronement général sur la terre comme au ciel ; il est vrai de dire que c'était pendant cette période étrange où Dieu lui-même, sous le nom de l'Être suprême, avait besoin d'un laissez-passer de la Convention nationale signé par Maximilien Robespierre.

Ceux qui douteront de la chose pourront, en passant dans le faubourg du Roule, jeter les yeux sur le fronton de l'église Saint-Philippe ; ils y liront encore cette inscription mal effacée :

"Le peuple Français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'Âme."

Or, comme nous le disions, ce fut en 1799, dans le XVII^e siècle du patronat de saint Janvier, MM. Barras, Rewbel, Gohier et autres régnaient en France sous le nom de directeurs, que la chose arriva.

Voici à quelle occasion :

Le 23 Janvier 1799, après une défense de trois jours, pendant lesquels les lazzaroni, armés de pierres et de bâtons seulement, avaient tenu tête aux meilleures troupes de la République, Naples s'était rendue à Championnet, et, grâce à un discours que le général en chef avait fait aux Napolitains dans leur propre langue, et par lequel il leur prouvait que tout ce qui s'était passé était un malen-

tendu, l'armée républicaine avait fait son entrée dans la ville, criant : "Vive saint Janvier !" tandis que de leur côté, les lazzaroni criaient : Vive les Français !

Pendant la nuit on enterra quatre mille morts, victimes de ce malentendu, et tout fut dit.

Cependant, comme on le pense bien, cette entrée, toute fraternelle qu'elle était, avait amené un changement notable dans les affaires du gouvernement : le parti républicain l'emportait ; il se mit donc à établir une république, laquelle prit le nom de république parthénopeenne.

Le jour où elle fut proclamée, il y eut un grand banquet que le général Championnet donna aux membres du nouveau gouvernement, dans l'ancien palais du roi devenu palais national.

Ce banquet réjouit beaucoup les lazzaroni, qui virent dîner leurs représentants, et qui s'assurèrent que les libéraux n'étaient point des anthropophages, comme on le leur avait dit.

Le lendemain, le général Championnet, suivi de tout son état-major, se transporta en grande pompe dans la cathédrale de Sainte-Claire, pour rendre grâce à Dieu du rétablissement de la paix, adorer les reliques de saint-Janvier, et implorer sa protection pour la ville de Naples, malgré son changement de gouvernement.

Cette cérémonie, à laquelle assista autant de peuple que l'église put en contenir, fut agréable aux lazzaroni, qui reconnurent, vu le silence du saint et le recueillement du général et de son état-major, que les Français n'étaient point des hérétiques, comme on le leur avait assuré.

Le surlendemain, on planta des arbres de la Liberté sur toutes les places de Naples, au son de la musique militaire française et de la musique civile napolitaine.

Cet essai d'horticulture championnienne mit le comble à l'enthousiasme des lazzaroni, qui aiment la musique et adorent l'ombre.

Alors commença ce que l'on appelle les réformes ; ce fut la pierre d'achoppement de la nouvelle république.

On abolit les droits sur le vin, et le peuple laissa faire sans rien dire.

On abolit les droits sur le tabac, et le peuple toléra encore cette abolition.

On abolit le droit sur le sel, et le peuple commença à murmurer.

On abolit les droits sur le poisson, et le peuple cria plus fort.

Enfin, on abolit le titre d'excellence, et le peuple se fâcha tout à fait.

Bon et excellent peuple, qui regardait chaque abolition d'impôt comme un outrage fait à ses droits, et qui pourtant ne se révolta réellement que lorsqu'on abolit le titre d'excellence, qui cependant, comme il le disait lui-même, n'avait rien fait au nouveau gouvernement.

Malheureusement, le nouveau gouvernement ne tint aucun compte des réclamations des lazzaroni, et continua ses réformes, fier et fort qu'il était de l'appui de l'armée française.

Mais cet appui, comme on le comprend bien, révéla aux Napolitains qu'il y avait connivence entre l'armée française et le gouvernement qui les opprimait en leur enlevant, les uns après les autres, leurs impôts les plus anciens et les plus sacrés. Dès lors les Français, d'abord combattus comme des hérétiques, puis accueillis comme des libérateurs, puis fêtés comme des frères, furent regardés comme des ennemis, et le bruit commença à se répandre, du château de l'Œuf à Capodimonte, et du pont de la Maddalena à la grotte de Pouzzoles, que saint Janvier, pour punir la ville de Naples de la confiance qu'elle avait eue en eux, ne ferait point son miracle le premier dimanche du mois de mai, comme c'est son habitude de le faire, depuis quatorze siècles, au jour sus-indiqué.

Cette désastreuse nouvelle fit grande sensation ; chacun en s'abordant se demandait :

—Avez-vous entendu dire que saint Janvier ne fera pas son miracle cette année ?

On se répondait :

—Je l'ai entendu dire.

Et les interlocuteurs, regardant le ciel en soupirant, secouaient la tête et se quittaient en murmurant :

—C'est la faute de ces yeux de Français !

Bientôt on commença, aux heures de l'appel, à remarquer des absences dans les rangs. Le rapport en fut fait au général Championnet, qui ne douta point un seul instant que les absents n'eussent été jetés à la mer.

Quelques jours avant celui où le miracle devait avoir lieu, on trouva trois soldats inanimés : un dans la rue Porta-Capana, le second dans la rue Saint-Joseph, le troisième sur la place du Marché-Neuf.

Un d'eux avait encore dans la poitrine le couteau qui l'avait tué, et au manche du couteau était attachée cette inscription :

"Meurent ainsi tous ces hérétiques de Français, qui sont cause que saint Janvier ne fera pas son miracle !"

Le général Championnet, vit alors qu'il était fort important pour son salut et pour le salut de l'armée que le miracle se fit.

Il décida donc que, d'une façon ou de l'autre, le miracle se ferait.

A mesure que le premier dimanche de mai approchait, les démonstrations devenaient plus hostiles et les menaces plus ouvertes.

La veille du grand jour arriva : la procession eut lieu comme d'habitude : seulement, au lieu de défiler entre deux lignes de soldats napolitains, elle défila entre une haie de grenadiers français et une haie de troupes indigènes.

Tout la nuit, les patrouilles furent faites, moitié par les soldats de la République française. Il y avait pour les deux nations un même mot d'ordre franco-italien.

La nuit, quelque cloches isolées sonnèrent ; mais, au lieu de ce joyeux carillon qui leur est habituel, elles ne jetèrent dans l'air que de lugubres volées. Ces tintements rappelèrent au général Championnet celui des Vêpres siciliennes, et il promit de ne pas se laisser surprendre comme l'avait fait Charles d'Anjou.

Le matin, chacun s'avança vers l'église Sainte-Claire, morne et silencieux. C'était un trop grand contraste avec le caractère napolitain pour qu'il ne fût pas remarqué. Le général, à l'exception des hommes de service, consigna les soldats dans les casernes, en leur donnant l'ordre de se tenir prêts à marcher au premier appel.

La journée s'écoula sous un aspect sombre et menaçant. Cependant, comme le miracle ne s'accomplissait d'ordinaire que de trois à six heures du soir, jusque là il n'y eut encore trop rien à dire ; mais, cette heure arrivée, les vociférations commencèrent ; seulement, cette fois, au lieu de s'adresser au saint, c'étaient les Français qu'elles attaquaient. Comme le général assistait à la cérémonie avec son état-major, et qu'il entendait parfaitement les patois napolitains, il ne perdit pas un mot de toutes les menaces qui lui étaient faites.

(A suivre)

VOTRE RHUME OBSTINÉ
sera certainement guéri par
l'emploi du Sirop et des Bons
bons de Pin Parfumé.